

Jeff Koons, bouquet fatal

- Cécile Guilbert,
- le 07/03/2018 à 06:00
- Modifié le 07/03/2018 à 07:00

Lecture en 3 min.



« Quand les idées ne sont pas vraies, les mots ne sont pas justes ; si les mots ne sont pas justes, les œuvres n'ont pas lieu ; si les œuvres n'ont pas lieu, la morale et l'art ne vont pas bien ; si la morale et l'art ne vont pas bien, la justice ne s'applique pas bien ; si la justice ne s'applique pas bien, la nation ne sait pas où elle doit poser son pied ni sa main. Donc, ne tolère pas qu'il y ait du désordre dans les mots, tout en dépend. » Cité par l'immense Karl Kraus, cet enchaînement logique de Confucius s'applique parfaitement à la polémique née du « cadeau empoisonné » de Jeff Koons. Idées fausses, mots erronés, plaidoyers lacunaires, confusion générale : on en est là un mois après la publication de la première pétition s'insurgeant contre l'installation parisienne du *Bouquet of Tulips* ayant provoqué des dizaines d'analyses et de tribunes. À juste titre ? Oui, tant l'affaire est complexe, mêlant plusieurs paramètres dont le caractère douteux de chacun mérite à lui seul tout un débat.

D'abord le paradoxe d'un « don » coûtant 3,5 millions d'euros de fabrication et d'installation : suggéré en fait par l'ambassadrice des États-Unis soucieuse de *soft power*, il sera financé par des « mécènes » qui bénéficieront d'une défiscalisation, laquelle coûtera in fine au contribuable. Montage aussi astucieux qu'opaque puisque la liste des donateurs ne sera rendue publique qu'à la fin de l'opération et que celle des sites proposés à l'artiste n'a jamais été divulguée par la Mairie de Paris.

D'où le deuxième paramètre problématique : l'emplacement du Palais de Tokyo dont nul ne s'étonnera que Koons l'ait d'emblée choisi pour renforcer son prestige personnel et sa légitimation artistique, choix commandant d'ailleurs la dimension (12 mètres) et le poids (33 tonnes) de son œuvre. Ce qui signifie qu'un autre site parisien pourrait conduire à sa réduction tout aussi spectaculaire ? Cela s'appellerait dégonfler une baudruche dont on verrait alors ce qu'il en reste.

Quant à son objet, l'hommage aux victimes des attentats de 2015, même les plus ardents défenseurs de cet art pop et fun ont perçu qu'il jurait de manière obscène avec la violence des tueries. Malaise dans la civilisation ? A fortiori quand l'« immonde » défait le « monde » ? Bien sûr, mais pour d'autres raisons encore.

En effet, deux choses frappent dans les débats enflammés autour de ce bouquet fatal. La première, c'est que les laudateurs de Koons défendent leur champion via deux confusions savamment entretenues. D'abord entre les expositions et les œuvres, sachant que l'agencement d'éléments monumentaux dans un certain contexte (à Versailles ou Avignon, par exemple) peut produire un effet visuel réussi alors que l'exposition dans un lieu sans qualités fait chuter l'intérêt esthétique des dits éléments, a fortiori s'ils sont formellement pauvres (ainsi la main de misérable facture serrant les tulipes). Ensuite entre la culture et l'art, sachant qu'un artiste peut être culturellement surpuissant et artistiquement faible, ce qui, me semble-t-il, est le cas de Koons (mais pas que) au sujet duquel Fabrice Hergott, patron du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, n'argumente en rien mais opinionne en vain quand il dit : « *Jeff Koons est, à mes yeux, un artiste majeur, l'un des plus marquants de la sculpture contemporaine depuis quarante ans. D'innombrables expositions lui sont consacrées à travers le monde. Par ailleurs, toutes les œuvres monumentales qu'il a réalisées pour l'espace public sont de vraies réussites* (1)... » Pourquoi ? Comment ? Par quels procédés intellectuels et esthétiques ? Selon quel langage ? On n'en saura rien, cela fait des décennies que ça dure, mais cette paresse de pensée critique est aussi à mettre au compte de certains détracteurs de Koons.

Et c'est là le second élément frappant : si on ne dira jamais assez combien la terreur de passer pour has been et ringard fait commettre des bévues et proférer de niaiseries aux ravis de la crèche kitsch, il est insupportable de les voir idéologiquement et en toute mauvaise foi rabattre a priori tout avis dissident du côté de la querelle des Anciens et des Modernes, dans le camp de la réaction ou, plus ridicule encore, de l'« anti-américanisme » dans un festival de procès d'intention.

Combien de temps encore pour leur faire comprendre que ce n'est pas parce que des œuvres géniales du passé ont été refusées par des philistins que toute œuvre controversée est géniale et tout critique un philistin ?

(1) La Croix, 26 janvier 2018.